



HAL
open science

Patrimoniales et politiques : les pièces d'artillerie prises lors des expéditions mexicaines

Christophe Pommier

► **To cite this version:**

Christophe Pommier. Patrimoniales et politiques : les pièces d'artillerie prises lors des expéditions mexicaines. Le droit des prises de guerre : définitions, enjeux, exemples patrimoniaux, Musée de l'Armée, Jan 2024, Paris, France. pp.95-110. <hal-04385960>

HAL Id: hal-04385960

<https://hal.science/hal-04385960v1>

Submitted on 11 Feb 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Christophe Pommier

Patrimoniales et politiques

Les pièces d'artillerie du musée de l'Armée
prises lors des expéditions mexicaines

La collection de pièces d'artillerie du musée de l'Armée – nous entendons par là les canons, mortiers, obusiers et autres tubes, seuls ou sur affûts, qu'ils soient complets ou incomplets – comprend aujourd'hui (octobre 2024) 849 items. 484 sont des productions françaises et 365 proviennent de l'étranger. L'analyse de la provenance de ces 365 pièces étrangères montrent que 294 d'entre elles, soit 80,5 %, ont été prises au cours d'un conflit ou d'une occupation suivant un conflit. Et parmi les 484 pièces françaises, 21 proviennent de prises de guerre. Ainsi, un peu plus du tiers de la collection de pièces d'artillerie, 37,2 % précisément, relève de la prise de guerre¹.

L'origine de ces prises de guerre est assez variée, tout en concernant essentiellement le XIX^e siècle. En effet, du point de vue chronologique, près de 80 % des pièces d'artillerie issues de prises de guerre le sont sur la période 1815-1914. En outre, pour celles provenant des guerres de la Révolution et de l'Empire, un tiers entre dans les collections du Musée dans les années 1830, lorsque le conservateur de l'Hôtel royal des Invalides obtient de rassembler en batterie les plus remarquables des pièces d'artillerie étrangères conservées dans les arsenaux².

Parmi les prises de guerres du XIX^e siècle, les pièces d'artillerie proviennent d'Europe (expédition de Morée, guerre de Crimée et campagne d'Italie de 1859), d'Afrique (prise d'Alger puis conquête de l'Algérie, conquête de la Tunisie, guerres contre le Dahomey, expédition de Madagascar, prise de Meknès, campagne du Maroc), d'Asie (campagne de Cochinchine, Seconde guerre de l'opium, conquête de l'Annam, expédition de Shimonoseki, expédition du Tonkin, guerre franco-chinoise, expédition contre les Boxers) et d'Amérique, avec les deux interventions française au Mexique.

Cette communication s'intéresse aux prises de guerre, en matière de pièces d'artillerie, réalisées durant ces deux interventions et s'attache à montrer les aspects politiques et patrimoniaux qu'elles endossent. Aspects politiques, car l'artillerie est un privilège régalien : ornées de l'emblématique des États qui les ont fait fabriquer, les pièces d'artillerie portent une charge symbolique importante. Elles sont donc une prise de choix pour les vainqueurs, qui vont souvent en faire des trophées³. Aspects patrimoniaux, car en France,

¹ Ces données et les graphiques associés sont tirés de l'analyse statistique des collections du département Artillerie du musée de l'Armée. — ² Jean-Louis Martel, « La batterie trophée et la batterie triomphale », dans René Baillargeat (dir.), *Les Invalides, trois siècles d'Histoire*, Paris, musée de l'Armée, 1974, p. 287-294. — ³ Thomas Weissbrich, « Mémoires de nos pères. Trophées militaires français et allemands aux XIX^e et XX^e siècles », dans Sylvie Leluc, Christophe Pommier et Grégory Spourdos (dir.), *Victoire ! La fabrique des héros*, Paris, In fine / Musée de l'Armée, 2023, p. 49-50.

en ce milieu de XIX^e siècle, l'heure est à la préservation et à la conservation du patrimoine, et à son exposition dans des musées de plus en plus nombreux⁴.

Nous reviendrons tout d'abord sur les prises de guerre de la première intervention française au Mexique, également appelée « Guerre des pâtisseries », en 1838, avant de nous intéresser à celles de la seconde intervention française, plus connue sous le nom d'Expédition du Mexique, entre 1862 et 1867. Enfin, dans un troisième temps, nous analyserons la mise en valeur et l'exposition de ces pièces, de leurs premières années de présentation à nos jours.

Les prises de guerre issues de la première intervention française au Mexique⁵...

Dans les années 1830, le Mexique connaît une grande instabilité économique, sociale et politique. Depuis l'indépendance, et en seulement dix-sept ans, un empire (1821-1823) a laissé place à une république constitutionnelle fédérale (1824-1835) puis à une république centraliste conservatrice source de conflits séparatistes (Zacatecas 1835, Texas 1836) et de soulèvements populaires dans une grande partie du territoire (1837-1838). Outre les affres des répressions, la population mexicaine est fortement touchée par la grande épidémie de choléra de 1833. Ces événements conduisent à un déclin économique, que renforce la montée du banditisme dans certaines provinces. De fait, au milieu des années 1830, les caisses de l'État mexicain sont vides. Pour briser ce cercle vicieux, le Mexique conclut des accords commerciaux avec certains États européens en échange d'emprunts pour se financer, tout en maintenant une forte pression fiscale sur ses habitants et en taxant lourdement le commerce maritime avec les autres pays⁶.

Parallèlement, les exportations françaises vers le Mexique augmentent rapidement, sans pour autant qu'il y ait d'accords commerciaux entre les deux pays. Les Français ne parviennent pas à obtenir d'accord : leurs biens sont lourdement taxés, de même que les expatriés français installés au Mexique. Par ailleurs, ces derniers sont victimes de violences récurrentes et de déprédations : en 1832, des magasins français de Mexico sont pillés, dont la pâtisserie Remontel, à l'origine de la dénomination peu commune donnée par la suite à ce conflit. Les victimes, n'obtenant aucun dédommagement de la part du pouvoir mexicain – qui n'en a ni les moyens, ni la volonté – se tournent alors vers les autorités françaises afin d'être indemnisées⁷.

⁴ Krzysztof Pomian, *Le Musée, une histoire mondiale. T. 2 : L'Ancre européen, 1789-1850*, Paris, Gallimard, 2021, p. 15-134. — ⁵ Cette partie est essentiellement tirée d'une recherche menée avec l'historien mexicain Eder Gallegos. Voir Eder Gallegos et Christophe Pommier, « De Veracruz à Paris : la première intervention française au Mexique dans les collections du musée de l'Armée », *Revue de la Société des Amis du Musée de l'Armée*, n° 159, 2024, p. 56-63. — ⁶ Voir Brian R. Hamnett, *Histoire du Mexique*, Paris, Perrin, 2009 ; Manuel Miño, *El proceso económico. Mexico (1808-1830)*, Mexico, Taurus, 2015. — ⁷ Voir David-Alexandre Estrada, « Guerre des Droits. Les relations franco-mexicaines de 1827 à 1838 », dans *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, n° 53, 2021/2, p. 33-46.

Prenant ces incidents pour prétexte, la France réclame 600 000 pesos⁸ en guise de réparations, tout en envoyant quatre navires opérer le blocus de Veracruz afin d'appuyer sa demande et rassurer la communauté française. Le paiement se faisant attendre, un ultimatum est adressé le 21 mars 1838 aux autorités de la République mexicaine⁹.

Veracruz, principal port militaire mexicain sur la façade atlantique, est également la porte d'entrée et de sortie de l'activité commerciale du pays. Son blocus constitue donc un moyen de pression très efficace sur le gouvernement mexicain. Depuis la fin du XVII^e siècle, la ville, alors espagnole, est ceinte d'un rempart bastionné, tandis qu'une grande forteresse, San Juan, a été construite sur la petite île avancée d'Ulúa. Forteresse et remparts sont armés de près de deux cents canons de gros calibres provenant des fonderies espagnoles et, de manière plus exceptionnelle, de pièces françaises envoyées pour soutenir la Nouvelle-Espagne face à la menace britannique durant les guerres du XVIII^e siècle, en raison de l'alliance entre les Bourbons de part et d'autre des Pyrénées¹⁰. Toutefois, en 1838, ces canons datant du XVIII^e siècle sont oxydés, les affûts en bois pourrissent sous l'effet de l'humidité ambiante et le manque de munitions est criant. L'instabilité politique mexicaine a en effet empêché la mise en place d'une armée nombreuse, équipée et instruite.

Côté français, l'ultimatum ayant été rejeté et les forces en présence étant trop limitées pour s'emparer de Veracruz, le roi Louis-Philippe décide d'envoyer une seconde escadre. Confiée au contre-amiral Baudin, elle parvient devant la ville le 29 octobre 1838. Après avoir tenté d'obtenir, sans succès, que le gouvernement mexicain accède à leurs demandes, les Français engagent les hostilités le 26 novembre. La forteresse de San Juan de Ulúa est fortement bombardée pendant plusieurs heures et capitule. Cependant, cette reddition n'est pas reconnue par le gouvernement mexicain, qui décide d'envoyer une armée de secours à Veracruz. Plutôt que de bombarder la ville et ses civils, et s'attirer ainsi l'opprobre de l'opinion publique, Baudin décide de débarquer et prendre Veracruz de vive force en jouant sur l'effet de surprise. Le 5 décembre, à 5 h du matin, 1 500 Français partent à l'assaut des remparts, surprenant les 4 000 défenseurs puis repoussant une contre-attaque mexicaine. La victoire est alors assurée¹¹.

Pour les Français, la reddition de la forteresse de San Juan de Ulúa s'accompagne de la prise d'emblèmes et de pièces d'artillerie. Rapportés en France par les navires de l'expédition, ces trophées sont débarqués à Toulon à la fin du mois de mars 1839, puis envoyés à Paris sur ordre du ministre de la Marine afin d'y être exposés¹².

⁸ Soit environ trois millions de francs-or. — ⁹ Edmond Jurien de La Gravière, *L'amiral Baudin*, Paris, Plon, 1888, p. 109-125. — ¹⁰ Eder Gallegos, *Fuerzas de sus reinos. Instrumentos de la guerra en la frontera oceánica del Pacífico hispano (1571-1698)*, Mexico, Palabra de Clio, 2017, p. 253-271. — ¹¹ Sur les opérations militaires de la Première intervention française au Mexique, voir de La Gravière, *op. cit.*, et Pharamond Blanchard, Adrien Dauzats et Eugène Maissin, *San Juan de Ulúa, ou Relation de l'expédition française au Mexique: sous les ordres de M. le contre-amiral Baudin*, Paris: Gide, 1839. — ¹² Paris, musée de l'Armée [désormais MA], Médiathèque d'étude et de recherche, Musée d'Artillerie, « Analyse des pièces originales qui composent les archives du musée. 1740-1872 », 1887, p. 135-136.



fig. 21 Canon *Le Solide*

fig. 22 Canon *El Tigre*

C'est ainsi que quatre emblèmes rejoignent les trophées appendus dans la nef de l'église Saint-Louis des Invalides : un drapeau en soie capturé le 7 novembre lors d'une première attaque contre la forteresse¹³ et trois drapeaux en étamine de très grand format pris – toujours dans la forteresse – le 7 décembre 1838, après la reddition finale de la ville¹⁴.

Six pièces d'artillerie sont également envoyées à Paris, non pas aux Invalides mais au musée d'Artillerie, alors situé dans l'ancien noviciat des Dominicains de Saint-Thomas d'Aquin (VII^e arr. de Paris). Après étude par le conservateur du Musée, le comte Philippe de Carpegna, cinq des six pièces entrent dans les collections, la sixième, un canon espagnol, étant jugé à « class[er] comme vieux bronze¹⁵. » Quatre sont d'anciens canons français de 12 livres – *Le Solide*, réalisé en 1688 > fig. 21, *Le Taureau*, en 1733, *Amynthor*, en 1739, et *Le Mercenaire*, en 1741 – et le cinquième, *El Tigre*, est un canon de 12 livres daté de 1763 et portant les armes du roi Charles III d'Espagne¹⁶ > fig. 22. Tous sont destinés à être « placés dans les galeries du Musée, comme trophée d'une expédition glorieuse pour les armées françaises¹⁷. » La présence de pièces d'artillerie françaises au Mexique avait de quoi surprendre les membres de l'expédition. Ceux-ci sont néanmoins rapidement éclairés par le prince de Joinville (le fils de Louis-Philippe participe en effet à l'expédition en tant que commandant de la corvette *La Créole* et s'illustre lors des combats dans Veracruz), qui explique l'aide matérielle fournie par la monarchie française à son allié espagnol¹⁸.

13 Paris, musée de l'Armée, Aa 293, cet emblème en trop mauvais état a été réformé et détruit le 10 juillet 1915. Voir Gustave Léon Niox, *Drapeaux et Trophées. Résumé de l'histoire militaire contemporaine de la France. Catalogue des trophées du musée de l'Armée*, Paris, Ch. Delagrave, s. d. [1913], p. 161. — **14** MA, n° 2019.0.589 (Aa 294), 2019.0.590 (Aa 295) et 2019.0.591 (Aa 296). Voir Niox, *op. cit.*, p. 161. En raison de leur trop grande fragilité, ces trois emblèmes sont aujourd'hui conservés en réserve. — **15** MA, Musée d'Artillerie, « Analyse... », p. 136. — **16** MA, n° 2013.0.63 (N 74), 2013.0.68 (N 79), 2013.0.66 (N 76), 2013.0.67 (N 77) et 2013.0.98 (N 83). Voir Oscar Penguilly L'Haridon (colonel), *Catalogue des collections composant le musée d'Artillerie*, Paris, Charles de Mourgues frères, 1862, p. 896-898. Les canons français sont aujourd'hui exposés dans la cour d'honneur des Invalides, tandis que la pièce espagnole est conservée en réserve. — **17** MA, Musée d'Artillerie, « Analyse... », p. 136. — **18** Miguel Lerdo de Tejada, *Apuntes Históricos de la Heroica ciudad de Veracruz*, t. II, Mexico : Imprenta de Vicente García Torres, 1857, p. 445.

Quant aux autorités militaires mexicaines, elles constatent dès leur retour à San Juan de Ulúa, en avril 1839, que certains canons manquent. Toutefois, en raison du droit de la guerre et de la fragilité de leur position dans les négociations de paix, tout justes conclues, elles ne réclament pas leur restitution. En effet, le conflit n'a cessé que le 9 mars 1839 grâce à une médiation britannique au cours de laquelle le Mexique promet d'indemniser les victimes françaises. Toutefois, cette indemnité n'a jamais été payée et ce manquement constitue l'un des arguments justifiant la Seconde intervention française au Mexique.

...et celles issues de l'Expédition du Mexique

En 1861, Napoléon III décide d'intervenir au Mexique, toujours en proie à une forte instabilité politique et économique : le pays est sorti très affaibli de la guerre américano-mexicaine (1846-1848), qui lui a fait perdre 1,3 millions de km² au nord-ouest, tandis que sa dette financière vis-à-vis des puissances européennes s'est fortement accrue. En 1858, le libéral Benito Juárez accède à la présidence. Après une guerre civile – la guerre dite de Réforme (1857-1861) qui oppose libéraux et conservateurs – il reconnaît ses dettes en 1861, mais informe Anglais, Espagnols et Français qu'il suspend leur paiement pour deux ans. Allié à l'Espagne et proche des États pontificaux, qui soutiennent activement les conservateurs mexicains, Napoléon III souhaite profiter de l'instabilité mexicaine pour y installer un régime favorable à la France, sous la forme d'un empire catholique capable de rivaliser avec les États-Unis, majoritairement protestants, qui viennent d'entrer en guerre civile et ne pourront intervenir. La couronne du Mexique est promise à Maximilien de Habsbourg, frère cadet de l'empereur d'Autriche François-Joseph I^{er} dans l'objectif de rétablir une concorde franco-autrichienne, largement ébranlée par la participation française à la guerre d'indépendance italienne de 1859, contre les Autrichiens¹⁹.

Afin de faire valoir le remboursement de leurs dettes, Britanniques, Espagnols et Français décident, par la convention de Londres du 31 octobre 1861, une expédition militaire. Mais les objectifs assignés à chacun des commandants divergent : si l'Espagnol et le Britannique doivent négocier le règlement de la dette, le Français – l'amiral Jurien de La Gravière – reçoit surtout l'ordre d'appuyer un changement de régime²⁰.

Les Européens débarquent au Mexique début 1862. Rapidement, le gouvernement mexicain, profitant des maladies qui minent les corps expéditionnaires, négocie un accord pour éviter la guerre. Mais si Espagnols et Britanniques rembarquent, les Français, soucieux de réaliser le projet politique de Napoléon III, alors trop engagés vis-à-vis de l'Autriche, restent et sollicitent même des renforts.

¹⁹ Sur les origines de la seconde intervention française au Mexique, voir Alain Gouttman, *La guerre du Mexique (1862-1867). Le mirage américain de Napoléon III*, Paris, Perrin, 2008, p. 30-76, et Gustave Léon Niox, *Expédition du Mexique, 1861-1867: récit politique & militaire*, Paris, J. Dumaine, 1874, p. 1-25. — ²⁰ Alain Gouttman, *La guerre du Mexique*, *op. cit.*, p. 76-85, et Gustave Léon Niox, *Expédition du Mexique*, *op. cit.*, p. 25-152.



fig. 23 Canon Hotchkiss

Débarquée à Veracruz, l'armée française marche sur Mexico puis échoue le 5 mai 1862 dans une tentative d'assaut de Puebla. Des renforts supplémentaires sont envoyés²¹ et l'année suivante, après deux mois de siège, les Français s'emparent de Puebla et s'ouvrent la route de Mexico. La capitale est prise le 7 juin 1863. Une régence se met en place avant que le Second empire mexicain soit proclamé le 10 avril 1864²².

La majorité des prises de guerre de l'expédition du Mexique entrée dans les collections du musée de l'Armée proviennent de cette première phase de la guerre, et plus particulièrement de la prise de Puebla. Huit canons en proviennent et entrent dans les collections ; l'un dès le 1^{er} août 1863, les sept autres le 5 février 1864.

Le premier canon est une pièce particulièrement intéressante²³. Il s'agit d'un prototype réalisé et offert en 1855 par la toute jeune manufacture d'armes états-unienne Hotchkiss au gouvernement mexicain >fig. 23, afin de le convaincre

²¹ Notons que c'est l'acheminement d'une partie de ces moyens de renforcement qui donne lieu à l'épisode du combat de Camerone, le 30 avril 1863. — ²² Alain Goultman, *La guerre du Mexique, op. cit.*, p. 86-213, et Gustave Léon Niox, *Expédition du Mexique, op. cit.*, p. 153-391. — ²³ MA, n° 61 I. Le canon, d'un calibre de 3 livres, est gravé sur la volée de l'inscription suivante : « PRESENTED TO THE MEXICAN CONSTITUTIONAL GOVERNMENT BY HOTCHKISS & SONS SHARON CONN. » [Présenté au gouvernement constitutionnel mexicain par Hotchkiss et fils, Sharon, Connecticut].

d'acheter ses matériels – avec succès. Initialement présent commercial, ce canon se retrouve engagé dans la défense de Puebla. Capturé, il est envoyé en France et offert au prince impérial, mais rapidement l'impératrice Eugénie en fait don au musée d'Artillerie²⁴.

Parmi les sept autres pièces provenant de Puebla, deux sont des canons mexicains en bronze. Si l'un est « purement » mexicain – il s'agit d'une pièce rayée de 4 livres, fabriquée en 1860 et ornée de l'emblématique de la République du Mexique²⁵ –, l'autre²⁶, techniquement similaire, témoigne des volontés séparatistes de certains États de la République, également nommée États-Unis mexicains > **fig. 24**. Le canon est en effet gravé de l'inscription « ESTADO LIBRE Y SOBERANO DE TAMAULIPAS 1863 », l'État libre et souverain de Tamaulipas, l'un des États du nord-est du Mexique dont l'éloignement de Mexico favorise les groupes politiques séparatistes.

Les cinq autres canons sont des pièces espagnoles : deux gros canons de 24 livres datant de la première moitié du XVIII^e siècle²⁷ > **fig. 25** et trois canons de 4 livres de la fin du XVIII^e siècle²⁸. Par leurs inscriptions et leur provenance, ces pièces témoignent par ailleurs de la mondialisation de l'empire hispanique : certaines sont fabriquées en Espagne, d'autres aux Philippines, avec du cuivre provenant du Mexique, du Pérou ou d'Espagne, avant d'être déployées dans tout l'empire : de l'Europe à l'Amérique du Sud, en passant par les Caraïbes, l'Amérique centrale ou encore l'Asie du sud-est.

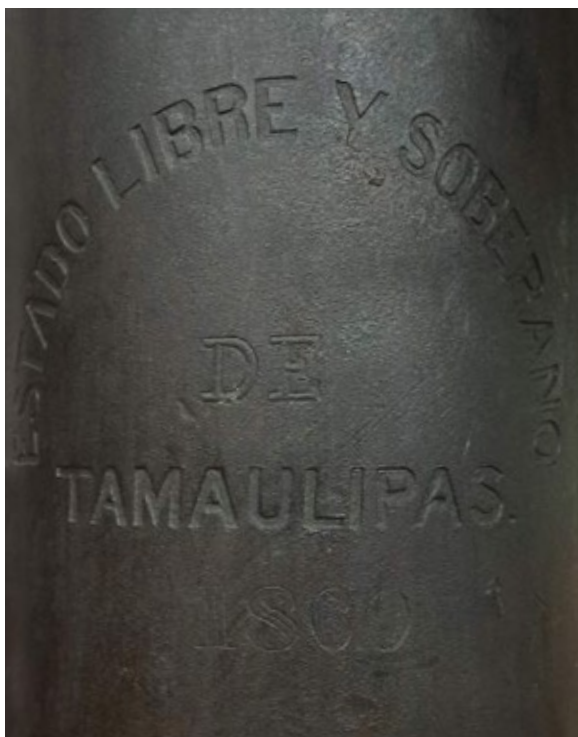


fig. 24 Canon mexicain



fig. 25 Canon espagnol

²⁴ MA, registre d'inventaire de la 1^{re} section, tome I, n° 61, p. 11. — ²⁵ MA, n° 96 I. — ²⁶ MA, n° 97 I. — ²⁷ MA, n° 92 I et 93 I. — ²⁸ MA, n° 94 I, 95 I et 98 I.

Deux autres canons²⁹, s'ils ne proviennent pas directement de Puebla, sont des prises effectuées à la suite de la bataille de San Lorenzo, le 5 mai 1863, en marge des opérations de Puebla³⁰. Il s'agit de canons de marque Hotchkiss, ornés de l'emblématique de la République du Mexique > **fig. 26**. Ils ont été capturés par les hommes de la 1^{re} batterie d'artillerie montée de la Garde impériale, qui les rapportent en France et les offrent au musée d'Artillerie en novembre 1864³¹.

De cette première phase, victorieuse, de la guerre, les Français rapportent également des projectiles, un fusil et les clés de la ville de Mexico pour le musée d'Artillerie³², tandis que quarante et un emblèmes sont envoyés aux Invalides pour y être appendus dans la nef de l'église Saint-Louis³³.

La suite de la guerre est marquée par la résistance des libéraux mexicains face à l'empire conservateur, notamment dans le nord du pays³⁴. Pour lutter contre cette guérilla, se mettent en place des unités de contre-guérilla menées par le colonel Charles-Louis Du Pin. Mixant combattants européens et mexicains, qui connaissent le terrain, elles agissent en marge de l'armée française et remportent plusieurs succès³⁵. Deux pièces d'artillerie, entrées dans les collections en décembre 1865, ont été capturées par cette contre-guérilla : un obusier et un canon aux armes des rois d'Espagne³⁶. Chose rare et très intéressante, au niveau de sa lumière, le canon a été frappé de l'inscription suivante : « PRISE LE 1^{er} OCTOBRE 1864 SUR LES TROUPES DE CORTINAS PAR LA CONTRE-GUÉRILLA DE TAMPICO SOUS LES ORDRES DU COLONEL DU PIN » > **fig. 27**. Juan Cortina, alors rallié à Juarez, est l'un des anciens gouverneurs de l'État de Tamaulipas et le chef de la guérilla de ce même État, Tampico en étant la capitale³⁷. Cette prise apparaît dans l'*Expédition du Mexique...* du général Niox :

« Le 29 [septembre 1864], elle [la contre-guérilla Du Pin] occupa San Fernando de Presas, quartier ordinaire des bandes de Cortina, où elle trouva d'importants approvisionnements ; sept pièces d'artillerie furent découvertes soit dans la ville, soit dans les environs où elles étaient embourbées³⁸. »

Enfin, les deux dernières pièces d'artillerie rapportées du Mexique entrent collection en 1868. Il s'agit de deux espingoles de marine modèle an IX, en bronze³⁹. Malheureusement, ni le registre d'inventaire ni les catalogues des collections du musée d'Artillerie ne mentionnent plus d'information, tant

29 MA, n° 186-1 I et 186-2 I. — 30 Sur cette bataille, voir Gustave Léon Niox, *Expédition du Mexique, op. cit.*, p. 274-278. — 31 MA, registre d'inventaire de la 1^{re} section, tome I, n° 186, p. 25. — 32 MA, respectivement n° 130 I à 140 I, 54 I et 59 I. Sur les clés de la ville de Mexico, voir la communication de Romain Poudray, pages xx-xx de cet ouvrage. — 33 Voir Gustave Léon Niox, *Drapeaux et trophées, op. cit.*, p. 70-73 et 168-173. — 34 Alain Gouttman, *La guerre du Mexique, op. cit.*, p. 265-334, et Gustave Léon Niox, *Expédition du Mexique, op. cit.*, p. 406-626. — 35 Philippe Guyot, « La contre-guérilla du colonel Du Pin au Mexique : une approche du concept de forces spéciales », dans Collectif, *Les forces spéciales : concept et histoire, actes du colloque des 11 et 12 juin 2001*, Paris, Cahiers du Centre d'études d'Histoire de la Défense, 2001, p. 15-26. — 36 MA, n° 306 I et 305 I. — 37 Sur Juan Cortinas, également héros mexicain de la guerre américano-mexicaine, voir Adrián Cerda, « *Cheno Cortina* », *the Tamaulipas man who invaded Texas*, Mexico, Editorial Contenido, 2001. — 38 Gustave Léon Niox, *Expédition du Mexique, op. cit.*, p. 427. — 39 MA, n° 839 I et 840 I.

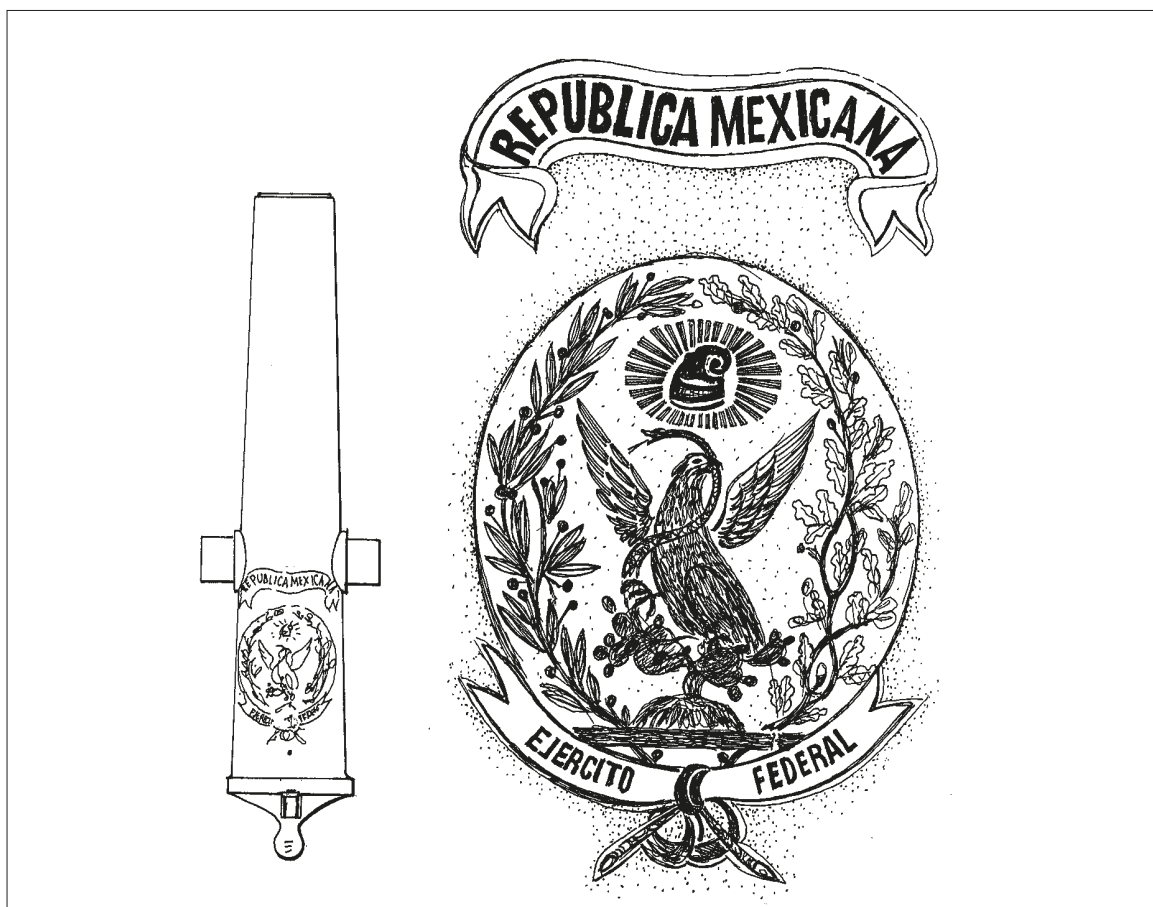


fig. 26 Dessin canon mexicain



fig. 27 Elphevo, canon de 4 livres du règne de Charles III d'Espagne

sur le lieu que pour la date exacte de prise, et l'historique de ces deux pièces françaises reste assez mystérieux.

Sur les plans militaire et politique, l'ampleur de la résistance mexicaine – conjuguée à la fin de la Guerre de Sécession qui voit les États-Unis prendre le parti du Mexique et faire pression sur la France – contraint Napoléon III à renoncer à son rêve d'empire catholique. À partir du printemps 1866, le corps expéditionnaire français se retire peu à peu des villes mexicaines et, en février 1867, les dernières unités évacuent le Mexique. Quant à l'empereur Maximilien, croyant pouvoir maintenir l'empire sans aide étrangère, il refuse d'abdiquer. Capturé en mai 1867, à la suite du siège de Querétaro, il est exécuté le 19 juin 1867⁴⁰.

Quelle mise en valeur pour ces prises de guerre ?

Après leur entrée dans les collections du Musée, qu'en est-il de ces canons que les instances du musée d'Artillerie avaient souhaité placer « dans les galeries du Musée, comme trophée d'une expédition glorieuse pour les armées françaises⁴¹ » ?

Malgré cet effet d'annonce, l'aspect typologique semble très vite l'emporter sur l'aspect patriotique. En effet, pendant militaire du Conservatoire des arts et métiers, le musée d'Artillerie est conçu dès son origine comme un conservatoire des évolutions de l'armement, un musée technique des arts militaires et non comme un musée historique⁴². Ainsi, la provenance des canons – toujours mentionnée lorsqu'elle est connue – s'efface au profit du pays d'origine : pour les pièces rapportées du Mexique, les canons français sont ainsi classés et exposés avec les autres canons français, les espagnols avec les espagnols, l'américain avec les américains, tandis que les canons mexicains viennent constituer un nouvel ensemble. En 1872 ; le déménagement du musée de Saint-Thomas d'Aquin aux Invalides n'apporte aucun changement.

En 1905, la création du musée de l'Armée s'effectue par la fusion du musée d'Artillerie et du musée historique de l'Armée, fondé en 1896 et également situé aux Invalides. Cette institution s'était donnée pour objectif de renforcer le lien entre l'armée et la nation et de présenter au public les hauts faits et grandes heures de l'armée française⁴³. Au musée historique puis au musée de l'Armée, l'expédition du Mexique est présentée dans les salles

⁴⁰ Alain Gouttman, *La guerre du Mexique*, op. cit., p. 335-427, et Gustave Léon Niox, *Expédition du Mexique*, op. cit., p. 661-716. — ⁴¹ Voir première partie de cette communication, note 17. — ⁴² Christophe Pommier, « Conserver le patrimoine militaire : le rôle pionnier du musée d'Artillerie (1797-1905) », dans *Les patrimoines militaires et leur étude : matérialités, reconnaissance et mémoire* – *Mosaïque*, n° 19, 2023, p. 38-58, en ligne : <https://www.peren-revues.fr/mosaïque/2306> [consulté le 24 septembre 2024]. — ⁴³ François Lagrange, Sylvie Leluc et Christophe Pommier (dir.), *Toute une histoire ! Les collections du musée de l'Armée*, Paris, Gallimard / Musée de l'Armée, 2022, p. 78-95, et Yves-Marie Rocher, « Le tournant patrimonial : lieu d'histoire ou établissement mémoriel (1871-1914) ? », dans Alexandre Gady (dir.), *L'hôtel national des Invalides*, Paris, Éditions de l'Esplanade, p. 201-213.

Mac-Mahon, qui traitent des conflits de 1815 à 1870, incluant les guerres coloniales, les expéditions ultra-marines et les conflits européens du Second Empire : « Dans ces salles sont conservées les trophées et les drapeaux des régiments qui ont pris part aux expéditions. Les victoires de nos troupes sont rappelées dans cette partie du musée qui est l'image en raccourci de notre domaine colonial⁴⁴. » Toutefois, l'amalgame entre les collections issues des deux musées étant difficile, mais également pour des questions de poids et d'encombrement, les canons restent présentés dans des espaces thématiques consacrés à l'artillerie, ne témoignant qu'assez peu des conflits qui les ont vu être pris comme trophées.

Cette situation perdure jusqu'au début des années 2000 où, dans la salle Pélissier, qui présente l'armée et les guerres du Second Empire, les vitrines dédiées à l'expédition du Mexique ne comprennent aucune pièce d'artillerie⁴⁵ > **fig. 28.** Héritage du clivage entre musée d'Artillerie et musée historique de l'Armée, ces dernières sont – à quelques exceptions près – alors toujours exposées dans des espaces thématiques : corridor de Perpignan, cour d'honneur et galeries adjacentes, façade nord de l'hôtel des Invalides.

Ce classement par pays commanditaires se trouve aussi dans les catalogues présentant les collections du Musée. Il s'explique par l'étude typologique des pièces qui prévaut alors⁴⁶. Pour les canons espagnols, cet état de fait est renforcé par le nombre qui en est rapporté du Mexique : à la fin des années 1860, huit des dix-huit pièces d'artillerie espagnoles du musée en proviennent. Il s'agit en outre des plus prestigieuses, car elles sont en bronze et portent les armoiries du royaume d'Espagne, complétant ainsi le fonds de ce pays jusque-là très disparate⁴⁷.

Pour les quatre pièces françaises rapportées de la première intervention, leur intérêt ne se porte pas tant dans leur quantité que dans leur intégrité. En effet, contrairement à nombre de pièces équivalentes, ces canons n'ont pas subi la vindicte révolutionnaire. Leurs décors sont intacts et ils témoignent parfaitement de ce qu'était l'artillerie des rois Louis XIV et Louis XV. Ainsi, le canon *Le Solide* est le seul des onze du règne de Louis XIV que conserve le musée de l'Armée à être intact. Cela lui vaut d'être la pièce d'artillerie retenue pour figurer dans l'ouvrage des 100 trésors des collections⁴⁸ du musée, en 2000, ou encore de faire partie de la sélection « Découverte de l'histoire militaire en 60 objets du musée » depuis 2012⁴⁹. Sa provenance n'y est pour rien ; elle est mentionnée, au mieux, mais n'est jamais le déclencheur de ce choix.

⁴⁴ Jules Vacquier, *Visite aux Invalides. Institution, hôtel, églises, musée*, Paris, Contet, 1908 [6^e édition], p. 79. — ⁴⁵ MA, cahiers de salle, classeur salle Pélissier II. — ⁴⁶ Voir Léon Robert, *Catalogue des collections composant le musée d'Artillerie en 1889*, tome V, Paris, Imprimerie nationale, 1890, p. 56-71. — ⁴⁷ Parmi les dix pièces espagnoles alors présentes en collections, deux sont des fauconneaux de la fin du XVI^e siècle aux armes des provinces de Calatrava et Galarza, trois sont des petits canons d'apparat aux armes de Philippe V d'Espagne et de son épouse Élisabeth Farnèse, et trois sont des pièces d'artillerie de décoration portant les armes et offertes au roi Charles III d'Espagne. Les deux seules armes de guerre portant les armoiries des rois d'Espagne sont un canon aux armes de Ferdinand II d'Espagne et une couleuvrine à l'emblématique de l'empereur Charles Quint. — ⁴⁸ Collectif, *Invalides, musée de l'Armée : 100 trésors des collections*, Paris, Perrin / musée de l'Armée, 2000, p. 47. — ⁴⁹ Site internet du musée de l'Armée, en ligne : <https://www.musee-armee.fr/collections/explorer-les-collections/decouverte-de-lhistoire-militaire-en-60-objets.html> [consulté le 26 septembre 2024].



fig. 28 Vitrine de la salle Pélistier



fig. 29 L'artillerie dans la cour d'honneur

Aujourd'hui, aux Invalides, seuls les quatre canons français sont exposés, dans la cour d'honneur > **fig. 29**. Avec cinquante-six autres canons, eux aussi français et en bronze, ils retracent, du milieu du xvii^e au milieu du xix^e siècle, 200 ans d'histoire de l'artillerie de terre française. Pour ce qui est des autres pièces rapportées de ces deux interventions militaires, seuls l'un des canons mexicains⁵⁰ est déposé au musée de la Légion étrangère, à Aubagne, où il témoigne de l'armement des troupes mexicaines contre lesquelles ont combattu les légionnaires durant l'Expédition du Mexique. Les douze autres pièces sont conservées en réserves, dans l'attente, pour certaines, d'une exposition future : soit dans les futurs espaces « Colonisation-Décolonisation : une histoire en partage », prévus vers 2030, soit dans le réaménagement de la présentation des pièces d'artillerie de la façade nord de l'Hôtel, en 2026, où elles témoigneront des campagnes militaires du Second Empire. Dans les deux cas, leur provenance et leur parcours historique seront au cœur du discours.

Quantitativement, les deux interventions françaises au Mexique ne sont pas les plus pourvoyeuses en pièces d'artillerie pour le musée : 19 canons sont concernés – 6 pour la première intervention, 13 pour la seconde –, nombre non négligeable mais moindre que les 36 pièces prises durant la guerre de Crimée, les 51 pièces issues de la conquête globale de l'Algérie ou encore les 25 pièces rapportées de la Seconde Guerre de l'opium.

En revanche, leur diversité, tant du point de vue de leur origine géographique que de celui des aspects techniques, est à relever. Cette diversité patrimoniale prend d'ailleurs rapidement le pas sur l'aspect politique que constituent ces trophées de guerre. Aucun canon rapporté du Mexique n'est ainsi exposé dans les batteries dites triomphale et trophées installées le long des douves nord de l'Hôtel des Invalides, ce qui est le cas de certains exemplaires provenant de Crimée, d'Algérie, de Chine, de Cochinchine ou du Japon. De même, aucun canon n'est exposé dans les espaces consacrés aux interventions mexicaines.

Toutefois, dans le cadre du projet de modernisation et de transformation du musée de l'Armée⁵¹, la création d'un parcours dédié aux conquêtes coloniales françaises permettra de mieux les mettre en valeur. Ils témoigneront ainsi de la façon dont la colonisation a structuré nos sociétés et de ses répercussions actuelles.

⁵⁰ Il s'agit du n° 186-1 I, l'un des deux a été pris à la bataille de San Lorenzo. — ⁵¹ Ariane James-Sarazin et Léa Charliquart, « Le projet MINERVE », dans François Lagrange, Sylvie Leluc et Christophe Pommier (dir.), *Toute une histoire ! op. cit.*, p. 252-253.